

Daniel Rossellat, patron de Paléo : "Je suis un intuitif, pas un impulsif"

Autor(en): **Rey, Marylou / Rossellat, Daniel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **38 (2008)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Daniel Rossellat, patron de Paléo

«Je suis un intuitif, pas un impulsif»

On l'imaginait insouciant. Faux. Si Daniel Rossellat ne fait pas ses 55 ans, c'est parce qu'il est resté fidèle à ses idéaux de jeunesse. A l'écoute des musiques d'ici et d'ailleurs, à l'écoute de tous et de chacun.

Le succès lui sourit depuis des années. Daniel Rossellat estime pourtant que rien n'est jamais définitivement acquis. Travailleur acharné, il prend le temps de réfléchir et de partager avant de décider et d'agir. Ses valeurs se résument en quelques mots simples : authenticité, humanité, ouverture au monde. C'est ce cocktail qui donne au Paléo Festival son caractère si attachant. «Pour que la fête paraisse simple et belle, c'est beaucoup de travail», explique le directeur. Et on le croit sur parole.

Retour en arrière. En 1976, lorsque l'événement s'appelait encore le «Nyon Folk Festival», Daniel Rossellat et son copain Jacques Monnier («on s'est connus à l'âge de 5 ans») réussissent à faire venir le groupe Malicorne devant 1800 spectateurs réunis dans la salle communale de Nyon. Tout se passe bien, sauf l'ardoise à la fin de la manifestation ! Daniel fait alors mille petits métiers, journaliste, animateur socio-culturel ou loueur de pédalos, pour payer les dettes. Il rêve toujours de faire venir des groupes pop et rock mais, en parallèle, il étudie sérieusement la gestion économique et les chiffres.

Cet été 2008, plus de 220 000 festivaliers se rassembleront sur le terrain de l'Asse. La situation financière du plus populaire des festivals européens est florissante.

Pendant les six jours de fête, le patron s'arrange chaque année pour déléguer ses responsabilités et se mêler à la foule des spectateurs. Loin des projecteurs et des mondanités, il suivra les concerts avec des yeux d'enfant émerveillé. Daniel Rossellat pourra ensuite partir

«Vous devriez voir mes archives. J'ai un classement – comment dire – poétique.»

quelques jours à Vercorin, ou dans sa maison au Canada, pour se requinquer avant de se remettre au travail.

– Les billets pour le prochain Paléo Festival se sont vendus en quelques heures. Ce succès vous rassure-t-il ?

– Cette année, nous avons vendu 120 000 billets en une heure, ça veut dire 2000 billets à la minute. C'est de la folie, c'est un record en Europe. D'un côté, c'est rassurant.

Et nous savourons ces moments-là. Mais en même temps, c'est inquiétant. La dynamique du succès a quelque chose d'un peu irrationnel et de provisoire. Elle peut tourner. Nous devons éviter de céder à la tentation de croire que tout est acquis. Eviter aussi d'agrandir subitement la manifestation et de se retrouver avec quelque chose de disproportionné. Il faut des soins continus pour assurer la qualité du festival sur la durée.

– Quand vous regardez le chemin parcouru, qu'est-ce qui vous amuse le plus ?

– Nous avons tout réalisé de manière intuitive. Mais attention, intuitif ne veut pas dire impulsif. Nous avons aussi beaucoup réfléchi et analysé ce qui avait marché,

ce qui n'avait pas marché. En fait, il n'y a pas d'école d'organiseurs de festival. Nous avons progressé grâce à

nos échecs. Je crois que nous n'avons pas été si mauvais... Même plutôt bons parce que nous restons fidèles à des valeurs toutes simples : le respect des spectateurs, des artistes, des collaborateurs, de l'environnement. Ces valeurs sont une des clés du succès de Paléo. Elles nous ont par exemple convaincus qu'il ne fallait pas augmenter le prix des billets. Pourtant, personne ne s'en serait vraiment rendu compte et nous aurions encaissé 1 ou 2 millions de plus. La

Pendant le Paléo Festival, Daniel Rossellat délègue ses responsabilités et devient un festivalier presque comme les autres.



Philippe Duto

belle affaire... Eh bien, non! nous avons réfléchi et décidé de nous en tenir à notre ligne: enrichir le capital sympathie plutôt que le capital financier.

– Dans vingt ans, vous serez sûrement à la retraite. Serez-vous un spectateur fidèle du Paléo?

– Bien sûr.

– Le Paléo existera donc encore?

– J'en suis persuadé. Notre festival est bien plus qu'une suite de concerts. C'est aussi un événement social, un lieu d'émotions et de petits bonheurs. Les gens auront toujours besoin de ça. Les rencontres virtuelles sur un ordinateur ne remplaceront jamais les vraies rencontres.

– Si vous deviez vous décrire à quelqu'un qui ne vous connaît pas du tout...

– Je dirais que je suis passionné et prioritairement positif. Je dirais que je suis de nature optimiste, ce qu'il ne faut pas confondre avec un pessimiste mal informé. Je privilégie la chance et je l'utilise pour aller de l'avant, trouver les

solutions les plus innovantes. Je n'aime pas regarder le passé, je ne suis pas conservateur. Vous devriez voir mes archives. J'ai un classement – comment dire – poétique. D'ailleurs, je ne les consulte jamais. Je suis aussi quelqu'un de généreux. Mais c'est simplement parce que la vie est généreuse avec moi. Bon... j'ajouterais que j'ai des défauts. Je défends un management participatif et, en général, je suis à l'écoute des autres, mais il m'arrive de ne pas toujours entendre ce qu'on me dit.

– Une image d'adolescent rêveur vous colle aux jeans. Est-ce que cela vous irrite?

– Non. J'ai des copains de mon âge qui paraissent vieux à 25 ans déjà. Moi, j'ai conçu le métier dont je rêvais quand j'étais ado, organisateur de festival. Tous les matins, j'ai du plaisir à venir au bureau. Je n'ai pas l'impression de «travailler».

– Vous est-il arrivé de porter un costard-cravate?

– La première fois que j'ai demandé un emprunt à un banquier, il a refusé et m'a conseillé de met-

tre un costume si j'allais à d'autres rendez-vous de ce genre. Ce jour-là, je me suis juré que j'arriverais à décrocher mon emprunt sans mettre de cravate. J'étais sûr que la qualité de nos projets devait suffire à convaincre un financier. Et j'avais raison. Mais il m'arrive de mettre un costume dans certaines manifestations où je sais que tout le monde en portera. Je l'ai fait pour Expo.02 ou ailleurs. Je n'aime pas me singulariser.

– Contrairement à d'autres organisateurs, vous détestez vous afficher avec les vedettes du showbiz.

– Je discute parfois avec les artistes, je les respecte, je peux être enthousiasmé par leur performance, mais je ne cherche pas le contact personnel avec eux; je ne monte pas sur scène pour présenter les groupes; je n'appelle pas le photographe pour m'immortaliser avec eux. Les spectateurs viennent voir des artistes. Ils ne viennent pas ici pour voir les organisateurs. La seule fois où j'ai demandé un autographe à quelqu'un, j'étais tout gamin, c'était à Jo Siffert. En fait, je n'ai ➔



pas le tempérament d'un groupie. D'ailleurs, j'interdis à mes enfants de demander des autographes aux artistes qu'ils rencontrent pendant le festival. Ils sont parfois un peu frustrés...

– Au fil des années, vous avez croisé des centaines d'artistes célèbrissimes. Certains plus sympas que d'autres...

– Ce qui compte, c'est ce qu'ils donnent sur scène. Peu m'importe leur manière d'être dans les loges. Avec Claude Nougaro, c'était spécial. Il m'a invité lors d'une de ses tournées. Il m'a appris la rigueur. Je voulais être à l'organisation ce qu'il a été à la chanson. Nougaro était un travailleur infatigable. Il remettait sans cesse l'ouvrage sur le métier parce qu'il avait une exigence de qualité incroyable. Un jour, il m'a emmené chez sa tante à Marseille. Qu'est-ce qu'on a rigolé! Il était un peu fêlard. Comme moi. Mais à part ça, je n'ai aucune envie de partir en vacances avec

des vedettes. Je ne cherche pas à faire partie de la cour d'un artiste. J'ai une certaine pudeur.

– C'est quand même émouvant de rencontrer des artistes que vous estimez, non?

– C'est vrai. Paul Simon par exemple. J'ai une grande estime pour lui. J'ai aussi été impressionné quand j'ai rencontré des légendes comme Charles Trenet ou Neil Young que j'admire immensément. Pour Bob Dylan, je m'en souviens bien, je lui ai juste dit «Hi» et nous avons échangé un sourire. Rien d'autre...

– Les artistes détestables et les caprices de stars, cela existe aussi...

– Si un artiste est de mauvaise humeur, je ne lui parle pas, je l'évite. C'est tout. Je ne suis pas du genre à péter les plombs ou à me prendre de bec avec les gens. Je me suis fâché une seule fois et j'ai alors traité les membres du groupe Oasis de «sales gamins». Pendant quelques heures, les médias anglais ont parlé de cet épisode.

– Vos collaborateurs disent que vous êtes le «big boss» idéal. Vous savez déléguer et stimuler. Un commentaire?

– Ça fait plaisir à entendre. Pour moi, un bon patron est quelqu'un qui sait mettre en valeur le talent de tous les collaborateurs et qui sait les associer aux décisions. J'ai vu bien des leaders qui avaient peur de ne pas être aimés. Mais la question n'est pas du tout là. Le rôle du directeur est de repérer le potentiel de chacun et de les motiver à donner le meilleur d'eux-mêmes. Un patron ne doit pas avoir peur d'être exigeant. Je me souviens avoir un jour reçu une bordée mémorable d'un rédacteur en chef parce que j'avais amené mon article légèrement en retard. Sur le moment, je n'ai pas apprécié. Mais après coup, j'ai réalisé que ce chef me valorisait, il me montrait qu'il appréciait et attendait mon article. Ce genre d'exigence incite ensuite à se surpasser. Et c'est là que le travail devient gratifiant.

– Le Paléo a récemment reçu un prix prestigieux pour son action en faveur de l'environnement... D'où vous vient cette fibre écolo?

– J'ai grandi ici, dans la campagne, mon grand-père était fermier, le père de mon ami Jacques Monnier était fermier, j'ai habité dans une ferme. Quand j'étais gamin, j'étais toujours dehors, dans la nature, dans les bois. Puis j'ai été influencé par le mouvement folk qui combattait le progrès «à tout prix» et l'obsession financière. En fait, dès le début du festival, on a travaillé avec les fourisseurs locaux et on a fait du développement durable sans le savoir.

– Un jour, vous passerez la main à la tête de Paléo. Ce ne sera pas facile de vous remplacer...

– Je crois que la légitimité ne vient pas de la personne, mais de la fonction. Quand je reçois des invitations ou des petites attentions, je suis lucide: ce n'est pas moi que l'on courtise, c'est le directeur du festival. Avec la fonction, le prochain directeur héritera de cette légitimité.

– Et la politique? Vous avez adhéré aux Verts de Nyon...

– Je suis «membre sympathisant» des Verts parce que c'est le parti qui est le plus proche de mes convictions sur les aspects écologiques, sociaux et économiques du développement durable. Et j'ai obtenu le soutien des Verts pour ma candidature à la Municipalité de Nyon. Mais j'ai toujours eu mes propres opinions. Chaque fois que j'ai soutenu un candidat ou une campagne, c'était en fonction de mes convictions, pas des mots d'ordre des partis.

– Vous avez sans cesse de nouveaux projets. Est-ce que vous aimez le stress?

– Le stress positif oui. Il permet de se surpasser. Les grands projets qui s'étalent sur des mois, c'est de l'énergie perdue. On brasse longuement de beaux concepts, puis on réalise quand même tout sous la pression au dernier moment. Les longs délais favorisent aussi la

Mes préférences

Une couleur

bleu

Une fleur

une rose rouge

Un parfum

le bouquet du vin Opus One

Un pays

la Suisse, puis le Canada

Un peintre

Miró

Un écrivain

Anne Wiazemsky

Un musicien

Schubert ou Paul McCartney

Un film

les sentiers de la gloire

Une personnalité

Nelson Mandela

Une qualité humaine

le respect

Un animal

le lion

Un plat

le T-Bone steak au feu de bois



Il est rarissime de voir Daniel Rossellat avec des artistes. Ici, en 1974, avec Maxime Le Forestier.

résistance au changement. Je préfère une semaine de stress bien remplie avec de l'action, des décisions... Mais quand je ne trouve pas mes clés, c'est un stress négatif et ça m'énerve.

– **Que faites-vous pour décompresser? Vous n'écoutez pas de la musique, je suppose...**

– Je me promène dans la campagne. Je fais une longue marche en montagne, à Vercorin. C'est une région superbe. C'est vrai que là, je n'écoute pas de musique. J'écoute la nature.

– **Vous avez une maison au Canada, le Clos des Brumes...**

– Là, c'est génial pour me changer les idées. Mais je n'y vais pas très souvent.

– **Qu'est-ce que vous faites quand vous ne faites rien?**

– Je crois que ça ne m'arrive jamais. Je fais toujours quelque chose: je m'installe confortablement sur la terrasse s'il fait beau ou je fais un feu dans la cheminée en hiver. Je lis, je dessine, j'écris quelque chose. Presque toujours en écoutant de la musique. Je ne peux pas rester sur une plage à ne rien faire.

– **Parvenez-vous à vous imaginer en retraité inactif?**

– Absolument pas. Si je devais être inactif un jour, ce ne serait pas un choix. Mais je ne suis pas non plus un hyperactif.

– **Quand vous êtes tout seul, quel genre de musique écoutez-vous?**

– Au fil des années, je me suis rendu compte que j'avais des cycles assez réguliers. En août, j'écoute surtout de la musique classique: Schubert, Rachmaninov, Chopin, des chœurs, des opéras. En septembre et octobre, j'écoute plutôt les références connues du rock et de la



Yvain Genevay/Edipresse

chanson. Ensuite, j'écoute les artistes pressentis pour le festival et les nouveaux talents repérés aux quatre coins du monde. Et durant toute l'année, je suis attentif aux nouveautés.

– **Et vos enfants, qu'écoutent-ils?**

– Ma fille Marylin a des goûts assez variés. Lucien apprécie les musiques cool alors que Jules, 16 ans, et Emile, 11 ans, sont branchés sur le rock et plus précisément de vieux groupes de hard rock bien énergiques. Ils ont des opinions très tranchées sur les CD que je leur fais parfois écouter. Ils aiment aller aux concerts et ne manquent pas un jour de festival. Ensuite, ils me font leurs commentaires et je ne reçois pas que des compliments, je dois bien l'avouer.

– **Y avait-il des mélomanes dans les générations précédentes?**

– On n'écoutait pas beaucoup de musique dans ma famille. Mon père écoutait un peu de Chopin le dimanche matin. J'ai été le premier à ramener des disques à la maison. Et mes choix n'avaient pas toujours la bénédiction parentale.

– **Vous étiez rebelle quand vous étiez ado...**

– J'ai été turbulent et j'ai fait pas mal de conneries. Mon père avait souhaité que mes propres enfants ne me fassent pas subir la moitié de ce que je lui ai fait voir.

– **Comment cela se passe-t-il avec la nouvelle génération?**

– Pour l'instant, j'ai de la chance avec mes enfants. Même si je fixe des limites assez claires, on se parle. Et quand le dernier fait des bêtises, il m'explique que ce ne sont pas vraiment des bêtises mais

«Ce n'est pas moi que l'on courtise, c'est le directeur du festival.»

des «expériences»... C'est vrai. Je crois que je suis un père assez cool, ce qui nous permet de partager des moments de complicité.

– **Avez-vous le temps de cultiver vos autres passions?**

– Je joue au tennis régulièrement. Je joue encore au hockey de temps en temps. Le golf, je n'ai plus le temps d'en faire. J'ai rangé mes souliers de foot depuis longtemps parce que j'ai les chevilles toutes cassées, mais j'aime bien aller voir des matches. Et j'aime aussi cuisiner. En fait, je ne suis pas monopassion. J'aime la vie et j'ai besoin de varier les plaisirs. ■

Paléo Festival, du 22 au 27 juillet. Les billets sont partis très rapidement, mais tous les jours, 1000 billets sont mis en vente à l'entrée.